

dramatiques, et il baigne dans un clair-obscur impressionnant.

MÉMENTO. — Dans *L'Empereur de Madagascar* (Alexis Rieder), M. Jean d'Esme relate les aventures extraordinaires du comte Benyowsky, un Polonais qui, exilé dans le Kamchatka par la grande Catherine, s'évada avec une centaine de ses compagnons d'infortune, et tenta de coloniser Madagascar. On tirerait un beau film de ce roman aux émouvantes péripéties, et qui n'a que le défaut de se composer de deux parties sans rapport entre elles, autrement dit de manquer d'homogénéité. — *Destins croisés*, de M. Georges Reyher (Librairie Gallimard), c'est l'histoire pathétique, parce que vraisemblable, de deux hommes que le destin confronte, un jour, après vingt années de séparation. L'un végète, l'autre s'est enrichi. Celui-ci, une brute, entraîne celui-là, un être sensible, dans sa vie de plaisir. Par lubie. Un temps. Le temps de le perdre, hélas! M. Reyher révèle d'excellentes qualités d'observateur; mais il s'applique trop fidèlement à reproduire la réalité. Il débute dans le roman, il est vrai. — Le récit de Mme Odette Keun, *Capitulation* (Edgar Malfère), mérite d'être signalé pour le personnage — un misogyne sensuel — que l'on y trouve. Qu'un tel personnage soit aimé d'une femme douce et tendre, rien de moins extraordinaire. Aussi bien, n'est-il pas méchant, mais égoïste avec brutalité, à la façon de ceux qui n'ont en vue que leur œuvre ou qui s'identifient à leur œuvre. C'est bien observé. — *Marfa* (Albin Michel), par M. Pierre-René Wolf, rajeunit le thème de l'incompatibilité des races. On y voit le désaccord naître puis se développer entre un Français et une Polonaise qui s'aiment, une fois mariés. M. Wolf a un talent délicat, et il prête à son récit une certaine couleur romanesque d'un heureux effet.

JOHN CHARPENTIER.

THÉÂTRE

Robert le Pirate; 2 actes et 18 tableaux de MM. Oscar Hammerstein, Frank Mandel et Laurence Schwab, musique de Romberg, adaptation de M. Albert Willemetz, au Châtelet. — *Carine, ou la jeune fille folle de son âme*; de M. Crommelynck, à l'Œuvre. — *Shanghai*; 4 actes de M. Charles Méré, d'après M. John Colton, à l'Apollo. — *Le beau métier*; 4 actes de M. Henri Clerc, à l'Odéon. — Une crise de l'industrie théâtrale?

Qu'il y a tout de même de plaisir à entrer dans l'une de nos anciennes salles de théâtre auxquelles on n'a pas encore imposé l'architecture munichoise! Simple en y pénétrant, et lorsque l'on se glisse entre les rangées de fauteuils, on se

sent chez soi. Ainsi, que la belle salle du Châtelet est accueillante, suffisamment et modérément mise à jour. Les velours des sièges et le large rideau mettent une brillante note écarlate dans ce vaisseau familial de notre enfance. Rapidement et par contraste, la vision de l'horrible, lourd, étranger coffrefort qu'est le théâtre Pigalle traversa ma pensée tandis que l'on attendait le commencement de **Robert le Pirate**.

Ce n'est pas au Châtelet que l'on cachera jamais les musiciens dans la cave ! N'est-il pas bon aux enfants que leurs jeunes yeux considèrent, parmi les instruments sonores, la source des traits divers des mélodies qui les touchent ? C'est un bonheur que les habitués des grands concerts trouvent aussi, parmi d'autres, que celui de se mêler des yeux, et parfois étroitement, aux violons, aux flûtes, hautbois, cors, basses, caisses...

Après l'erreur singulière d'avoir voulu renouveler son genre traditionnel avec une pièce de M. Guitry fils, *Lindberg* — un four que cette scène n'avait pas le moyen d'imposer jusqu'à la centième devant des sièges vides ou des invités reconnaissants — le Châtelet avait dû reprendre *Michel Strogoff* et le *Tour du Monde en 80 jours*, dont le matériel, s'il n'est pas de la dernière fraîcheur, a néanmoins son prestige consacré qui vaut bien tout le faux luxe éclatant partout aujourd'hui. Mais, tout de même, il fallait bien du nouveau, et qui ne sentît pas trop l'exotique, car j'ai idée que le petit garçon français ne trouve pas son compte si on veut lui faire par trop oublier que, malgré la féerie de l'aventure, du spectacle, il est tout de même sur les bords de la Seine et à deux pas de chez lui.

Certes — malheureusement ou heureusement — je ne me sens pas capable de retrouver en moi la jeune et naïve sensibilité qui s'étonne à la fois tout en cherchant à pénétrer, à comprendre, et qui est proprement celle des enfants. Et je ne doute pas que mon plaisir véritable, à une « opérette à grand spectacle » comme *Robert le Pirate*, n'est pas le même que le leur. Pourtant, je ne jurerais pas qu'il en est si différent, tant cette soirée m'a paru rafraîchissante, et tant ce repos heureux enfin dans une salle où le plaisir offert est franchement ingénu, m'a semblé sédatif. On y apporte évidemment beaucoup de laisser-aller, et quelque complaisance, mais on en est ré-

compensé. Il y a des scènes gaies et charmantes entre des amoureux, des divertissements incomparables de grâce légère, avec musique adéquate. Dans la salle court un bon assentiment, une sincère participation à la joie du plateau, un franc rire aussi, comme j'avoue n'en avoir pas entendu tinter de tel depuis que je vais au théâtre.

Puis, parmi toute cette légère impression, une jolie chanson sombre d'amour mélancolique passe et revient : *L'amour dans nos cœurs se glissant un jour...*

Aussi les sentiments enthousiastes ont ici libre cours, et ça fait plaisir... Quelle assurance juvénile vers les idéals primaires! Comment dire : non, lorsque cent poitrines d'acteurs et de figurants clament avec conviction sous les feux, dans un air entraînant et soutenu encore des assurances de l'orchestre :

A cœur vaillant il n'est rien d'impossible!

La victoire! l'amour! etc., etc., s'il faut en croire ce leit-motiv de *Robert le Pirate*, rien ne résiste à cet élan cordial! Mon Dieu, qu'il y aurait à contester là-dedans, et même devant de petits êtres confiants, dont beaucoup seraient tout près, peut-être, d'écouter les avertissements et les modérations de la prudence et du bon sens contre toutes les exaltations. Je crois que c'est à tort que l'on refuse aux enfants une nourriture un peu verte à leur jeune sens critique. Mais peut-être qu'une heureuse récréation s'en accommoderait mal? En tous cas, on n'a pas actuellement au théâtre, un équivalent, même modeste, des fables de La Fontaine, ou des contes d'Andersen.

Par contre, nous trouvons ici d'excellent que tout va aux chansons, aux danses. C'est un exemple constant de bonne humeur naissant de tout, d'optimisme vivant.

Pour les grandes personnes le Châtelet m'est apparu comme une sorte de music-hall des gens de bon goût avec ses « divertissements » exquis et ses artistes — hommes et femmes — vraiment bons enfants, folâtres, familiers, débordant de franche gaieté, qui communiquent à cette opérette, d'ailleurs heureuse, une fraîcheur fort reposante.

§

Le Théâtre de l'Œuvre a présenté un ouvrage sans intérêt et sans grâce. Il faut même bien de l'effort pour que nous nous contraincions à nous le rappeler. A la vérité, pour en faire état ici on ne sait par quel bout le prendre, tant c'est uniquement et lourdement occupé du seul objet des fonctions vénériennes. Ce n'est pas contre le fait même que j'aurais aucune réprobation, mais c'est la manière, qui est ici extrêmement plate, qui donne à tous les personnages le pauvre aspect d'une clientèle maniaque de maison de tolérance. On sait bien les différents aspects que peut prendre la folie érotique des monomanes : le mélange et la possession en commun, les échanges, les brutalités, les contrastes, les diverses imaginations incestueuses, etc., etc. Etre occupé de cela par une troupe de théâtre toute une soirée, c'est franchement assommant. Quand je dis : toute une soirée, j'exagère, au moins pour mon compte, car je me suis éclipsé en cours de séance lorsque je me suis trouvé trop fixé et trop lassé. Un pareil texte, et dont l'objet unique est souligné sans arrêt, a l'inconvénient — à mon avis — de faire considérer, d'une part les acteurs, et de l'autre les actrices qui le débitent et le miment, assez vite avec un attrait spécialement équivoque où l'attention doit, pour ainsi dire automatiquement, prendre, en réponse à d'évidentes provocations, une satisfaction teintée plus ou moins de lubricité. J'ai vu parmi l'auditoire la plupart des visages — hommes ou femmes — avec l'espèce de sourire bestial et morne de l'excitation velléitaire, morose par sa tendance imparfaite, imaginative, insatisfaite. Par goût ou par surprise les spectateurs, les spectatrices, se trouvent à une aventure de débauche. Aux entr'actes ils ne se regardent point. Chacun paraît ignorer qu'il est en public, et semble, par son attitude, attendre de la courtoisie des autres qu'il ne soit pas fait état de sa présence. Mieux encore qu'au music-hall le plus déshabillé, on a ici l'impression d'une complicité lascive échangée entre le plateau et les fauteuils. Une affectation à donner le change sur le genre d'intérêt que l'on entend proposer à l'auditoire augmente encore l'acuité hypocrite des confidences érotiques du dialogue et la charge vulgairement salace des scènes. Cela

évolue et est économisé comme dans les livres spéciaux, où, en particulier, le prétexte à toutes les orgies est qu'un être innocent — une jeune fille ou une femme — y est livré au contact des débauches progressives les plus invraisemblables où l'imagination des auteurs atteint à un paroxysme de turpitudes, et parfois aussi à un fantastique, d'une involontaire et irrésistible drôlerie.

Dans le travail de M. Crommelynck, la matière est assujettie à des formes moins relâchées, mais aussi elle va dans un tour plus insinuant et plus effectif vers l'effet sur le spectateur. Pour celui qui n'y prend pas un goût de stupre, l'ennui s'impose et s'établit. C'est sous le domino et le masque que les chaleurs évoluent et s'échangent, c'est dans l'expression des visages grimaçants et rougissants des femmes, des jeunes filles, que monte l'écume. Parmi tant de concupiscence qui sont accumulées là, et dont le dénombrement me paraît inutile, une jeune mariée, niaise à pleurer, sert d'héroïne, une héroïne du plus réjouissant grotesque.

Un mot seulement sur l'interprétation : il est pitié de voir des comédiens et comédiennes français prêter leur foi professionnelle à pareille besogne. Qu'on l'exporte au plus vite, ce sera le mieux.

§

Ce n'est pas la Chine, ce n'est pas *Shanghai* qui sont exactement évoqués à l'Apollo, mais plutôt c'est un mélange — un cocktail — extrême-oriental, d'ailleurs assez relevé autour d'une action mélodramatique avec substitution d'enfant, vente de filles, vengeance de femme, fumeries, poignarderries et autres gentillesse accoutumées.

M. Jean Worms, un Anglais qui a de grands malheurs sur scène, est, à mon avis, de jeu et d'aspect, l'un des meilleurs acteurs actuels de l'emploi de l'homme du monde maître de lui sous les pires adversités. Ce sobre, mais savant comédien est ici un partenaire digne de l'autre protagoniste, Mme Jane Marnac. Celle-ci, menue mais en acier souple, décidée, mordante, froide, dangereusement vindicative et passionnément meurtrière, anime de son art singulier et intelligent cette pièce « à grand spectacle » dont elle est la flamme. Féerie sombre

et brillante. Délassement que j'ai pris avec reconnaissance au sortir du cloaque de *Carine*.

Entre deux tableaux je signalerai un mime très remarquable. Avec un masque monstrueux, se remuant, ondulant lentement, et se tordant contre l'immense rideau tout entier lourd et rutilant d'or en fusion, sous les feux verts du projecteur, il a donné la vision extraordinaire, tératologique, des transes d'un géant oriental qui, à l'aide d'un sabre courbe, se dispose à l'hara-kiri et s'y exécute comme dans un coup de lasso de cette lame dont il s'éventre. Tableau d'horreur. Fait d'un grand mime.

§

Le beau métier, c'est celui de Directeur dans un ministère. On ne gagne que cent mille francs par an et une cravate rouge, mais on a la satisfaction de tenir un levier de commande et d'empêcher l'Etat de dérailler, ce qui ne manquerait pas d'arriver si les leviers étaient effectivement manœuvrés par des ministres incompetents et éphémères. Le héros est un directeur aux Finances, appelé à fournir son avis — qui serait décisif, paraît-il — sur la concession d'un chemin de fer colonial, affaire véreuse, lourde pour le Trésor. Savoir si ce haut fonctionnaire obéira à sa conscience qui lui dicte un avis négatif, ou si, alléché par des pots-de-vin plus ou moins déguisés, pressé par une femme et des enfants ambitieux de luxe, il trahira les intérêts de l'Etat. Finalement, l'honneur professionnel triomphe, et le public applaudit avec chaleur.

Mon compagnon me fit à mi-voix cette réflexion : « Alors, un fonctionnaire à peu près intègre (je dis : à peu près, à cause de ses hésitations), c'est donc aujourd'hui *res miranda populo?* »

§

On connaît par les quotidiens les doléances de l'industrie théâtrale; malgré cela, elle n'est pas près de chômer. Une des causes évidentes de la crise — si crise il y a — c'est qu'il y a trop de théâtres, — et trop de mauvaises pièces. Et puis, l'élévation extrême du prix des places fait que personne ne veut

plus aller au théâtre, sauf en cas de succès sensationnel, sinon gratuitement ou à billets très réduits. On a aussi habitué le public à un luxe superflu de mise en scène, du moins sur la plupart des théâtres.

ANDRÉ ROUYEYRE.

VOYAGES

Gabriel de La Rochefoucauld : *Constantinople avec Loti*, Les Editions de France. — A. de Chateaubriant : *Locronan*, Editions des Cahiers libres.

Tous ceux qui ont suivi depuis si longtemps l'œuvre de l'auteur d'*Azyadé*, de *Mon frère Yves*, de *Pêcheur d'Islande*, savent sa prédilection pour Stamboul et le monde islamique. Le volume qu'apporte aujourd'hui M. Gabriel de La Rochefoucauld, *Constantinople avec Loti*, nous le montre dans son décor familier, et qui est d'ailleurs un des plus beaux coins de l'Orient. En 1904, M. de La Rochefoucauld partit avec M. Georges Calmann pour voir Loti à Constantinople; mais il faut surtout dire que c'est la beauté du site, l'intérêt du milieu, qui l'emporte dans le récit qui nous est donné de cette expédition. Les voyageurs font escale au Pirée et visitent Athènes, mais, en quittant le port, le navire l'*Iraouady*, des Messageries maritimes, vint buter contre la jetée et se trouva endommagé au point que les passagers durent débarquer. Le lendemain, un bateau russe les emmena à Smyrne, et de là à Constantinople. Loti n'était pas dans la ville, mais sur la côte d'Asie en face de Thérapia. Les voyageurs en profitèrent pour visiter la capitale ottomane, dont la voirie était encore à cette époque assurée par des légions de chiens. « Le bel aspect du lieu, on le sait, est surtout sur la Corne d'Or, sillonnée d'innombrables embarcations et dont l'eau semble couverte de paillettes d'or. » Sainte-Sophie, ancienne église byzantine et changée en mosquée, est surtout remarquable pour la beauté de ses proportions et pour la richesse des matériaux qu'on y a employés. On peut rappeler, entre parenthèses, qu'une légende de l'église veut qu'un prêtre, qui disait la messe au moment où les barbares pénétrèrent dans la nef, « interrompit le Saint Sacrifice, prit avec lui les vases sacrés et se dirigea vers un des bas-côtés d'un pas impassible et solennel. Les